

Sublimation et synthèse

Autor(en): **Baudouin, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1935)**

Heft 94

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SUBLIMATION ET SYNTHÈSE

Nous avons consacré une précédente étude⁽¹⁾ à dégager quelques modalités du *déplacement affectif* ; il convient de nous fonder sur les résultats de cette étude, lorsque nous voulons aborder la sublimation, puisque celle-ci est un cas particulier du déplacement : la sublimation, c'est en un mot le déplacement vers le mieux, celui qui se présente comme favorable du point de vue d'un jugement de valeur. C'est la transformation de la tendance dans un sens moral ou spirituel.

On se souvient peut-être que nous avons dégagé alors la notion de *système symbolique*. Un système symbolique est un système associatif stable dont les termes symbolisent entre eux, et peuvent, par exemple dans les rêves, être représentés les uns par les autres ; or nous avons vu que les déplacements de l'énergie affective dans la vie réelle ne se meuvent qu'au sein d'un système symbolique donné. Ainsi, disions-nous, l'hostilité se déplace du père sur le chef ou sur l'Etat ; ainsi, encore, une certaine tendance plastique se transfère des pâtes de sable sur la pâte à gâteaux, sur la pâte à modeler, sur la sculpture ou la peinture.

Il est fort beau que l'énergie affective soit susceptible de ces changements d'orientation ; mais la sublimation n'est pas une magie, l'on ne change pas n'importe quoi en n'importe quoi, et tout « plomb vil » en « or pur » ; il en est ici comme partout ailleurs : notre action

(1) Le *Déplacement affectif* in *Scientia*, Milan, octobre 1934. Ce sujet a fait également la matière d'une conférence à la Société de philosophie à Lausanne, en décembre 1934.

sur la nature se fonde sur ses lois, et elle est limitée, du même coup, par celles-ci. Nous venons de toucher une première loi et une première limite de la sublimation : la sublimation ne se produit qu'au sein d'un système symbolique donné.

Tout essai de fonder une pédagogie ou une psychagogie sur la théorie de la sublimation devra donc partir de la considération des systèmes symboliques. Il y aura lieu de distinguer alors, comme nous l'avons fait, des systèmes symboliques d'objets et des systèmes symboliques de verbes, les premiers marquant les possibilités de déplacement d'une tendance d'un objet sur un autre (du père sur le chef), les seconds répondant à des transformations plus profondes de l'action même (de l'hostilité en émulation). On distinguera du même coup deux sortes de sublimation, l'une qui consistera dans un changement de l'objet, l'autre qui supposera un changement du verbe.

L'exemple précédent : le passage des pâtés de sable à la sculpture, à travers plusieurs termes intermédiaires, est le type de la sublimation de l'objet. La transformation de l'instinct sexuel en tendresse est le type de la sublimation du verbe. En pratique, ces deux processus s'appellent sans cesse l'un l'autre. La transformation profonde de l'objet modifie l'activité elle-même : lorsqu'une tendance infantile de suçage sera devenue, à travers les bulles de savon et les musiques à bouche, une vocation de la parole ou du chant, l'activité sera méconnaissable. Inversement, la transformation du verbe retentit sur l'objet et lorsque Dante platonise son amour pour Béatrice, Béatrice elle-même finit par devenir une Idée.

De toute manière, la sublimation se meut au sein des systèmes symboliques. Autrement dit, tout se passe comme si le nouvel objet ou la nouvelle activité était le symbole de l'ancien objet ou de l'ancienne activité, et comme si la tendance se donnait ainsi le change. Mais il ne faut pas conclure, comme certains analystes le laisseraient entendre, que la sublimation est une sorte d'*Ersatz* trompeur, alors que l'activité instinctive brute serait la seule véritable, la seule désirée au fond. Un tel point de vue procéderait de cette conception simpliste du symbole, que nous avons souvent combattue. Evolution ne signifie pas identité. Lorsque l'on montre qu'une tendance supérieure procède d'un déplacement de tel instinct brut, on ne réduit pas plus la première au second, que l'on ne prétend réduire l'homme aux organismes inférieurs, lorsque l'on pose l'évolution des êtres vivants.

Cette réalité de la sublimation doit être affirmée d'autant plus qu'il

existe précisément des cas de fausses sublimations et l'on voit bien alors qu'on a affaire à tout autre chose (ainsi une érotisation de la vie religieuse). Dans ces cas l'activité supérieure n'est pas suffisamment fixée ; elle se défait à la première occasion et retombe dans la tendance originelle ; on peut dire que le sujet joue ou se joue alors la comédie et, de fait, ces déplacements fragiles rentreraient assez bien dans la catégorie des déplacements que nous avons qualifiés de *ludiques*. Ils abondent chez les mythomanes et les hystériques. Certes, de ce jeu il ne faut pas trop médire ; il peut être sur le chemin d'une sublimation véritable, mais sur le chemin seulement et comme l'hypocrisie, « hommage du vice à la vertu », peut être sur le chemin de la vertu.

*
* *
*

A bien prendre, il est probable que toute vertu est d'abord « hypocrisie », mais dans ce sens précis qu'une sublimation doit commencer selon toute vraisemblance par s'essayer dans le stade du jeu, comme plus généralement toute activité vitale, et il n'y a pas là de quoi renforcer outre mesure la position des moralistes pessimistes. Ceux-ci, qui accusent l'homme d'être un incurable hypocrite, ont oublié que ce beau mot grec signifie d'abord acteur ; l'homme est un joueur, mais qui se prend à son jeu, et s'élève ainsi jusqu'aux actes héroïques.

Si nous avons pu dire qu'une fausse sublimation est tout autre chose qu'une vraie, il ne faut pas méconnaître cependant que le passage du jeu au transfert véritable comporte de délicates transitions.

On le voit bien dans les faits qu'on a pris l'habitude, d'après Freud, de désigner du nom de *rationalisation* : le sujet se donne à lui-même, dans sa conscience, de beaux motifs pour expliquer sa conduite, alors que celle-ci, lorsqu'on l'analyse, se révèle comme dirigée par des motifs inconscients beaucoup moins nobles. Ainsi cette fillette qui se mit à voler par revendication, se trouvant inconsciemment jalouse de son petit frère, et qui expliquait ses vols en disant qu'elle devait constituer des réserves pour son petit frère ! Voilà, dirait Jules de Gaultier, de joli bovarysme. Mais nous savons par d'autres cas que ces jalousies infantiles peuvent effectivement se surmonter et se sublimer en sollicitude à l'égard du plus petit, et il est probable que la jeune voleuse est, par ses vols mêmes, sur le chemin de cette sublimation. Remarque extrêmement grave pour la psychologie, et aussi pour l'éducation, où il faut savoir qu'un acte « mauvais » peut être une ten-

tative maladroite d'amélioration : punir sévèrement cet acte, qui n'était qu'un moindre mal, peut aboutir à enrayer cette tentative.

Jusqu'où va, dans de tels cas, la « rationalisation » ou le jeu « bovaryste » et où commence la sublimation ? Notons bien que si l'on analyse la sublimation la plus effective et la plus réussie, l'on trouvera toujours dans les soubassements les éléments suspects originels, et c'est pourquoi les psychanalystes, par la nature de leurs recherches, sont facilement induits à ce pessimisme moral, qui verrait partout rationalisation hypocrite de mobiles peu avouables ; mais c'est toujours confondre évolution et identité. De fait, nous avons le droit de parler d'une sublimation réelle quand l'ensemble de la conduite réelle est conforme aux motifs arborés par la conscience ; nous parlerons au contraire de rationalisation et de déguisement quand il y a un décalage flagrant et que la conduite continue à être commandée par les mobiles inférieurs que le sujet prétend renier. Cependant il est juste d'observer que nous opposons là deux extrêmes théoriques. En fait, la rationalisation, comme dans le cas de notre petite voleuse, est bien déjà pour une part une sublimation à tâtons, et inversement il n'est pas de sublimation si réussie qu'elle ne laisse percer par éclairs les tendances inférieures d'où elle procède. Si, par exemple, la jalousie finit par se sublimer en sollicitude réelle, cette sollicitude pourra redevenir, par moments, un moyen sournois et inconscient de tourmenter et de dominer. De même, derrière le chirurgien dévoué, l'on est surpris de voir reparaître tout à coup le sadique, dans la crudité de certains propos et même de certains actes ; et tel justicier intègre garde, dans un recoin de son caractère, quelque chose de cette envie haineuse qui fut le prototype de sa passion de justice.

Cela montre combien est large la part du « déguisement » et du « jeu ». Et cela ramène notre attention sur le rôle du jeu comme préparation, sans doute nécessaire, des transferts réels.

Ce jeu, nous le saisissons dans certaines activités d'essai, dans les rationalisations, dans les fantaisies de l'imagination, enfin dans les rêves. Au cours de notre étude sur le déplacement affectif, nous avons vu que dans les rêves et dans les diverses activités de jeu, l'énergie se déplace selon les mêmes systèmes symboliques que dans les transferts réellement vécus, mais avec une mobilité beaucoup plus grande. Nous avons vu l'importance théorique de ce fait ; nous saisissons maintenant son importance pratique. C'est grâce à cette grande mobilité que le jeu et aussi le rêve (fonction ludique du rêve) peuvent

essayer tour à tour, au sein d'un système symbolique, diverses possibilités de déplacement, dont une seule sera réalisée en fait. C'est ainsi que pratiquement toute sublimation se prépare. Le rêve et les activités de jeu sont le laboratoire de cette métamorphose, le creuset de cette alchimie. Et voici où nous touchons à une autre et importante limite de la sublimation. Celle-ci ne se laisse pas décréter du dehors et arbitrairement, ni par un guide, ni par la conscience même du sujet. Il ne suffit pas de tourner un commutateur, comme des débutants se l'imaginent dans leur beau zèle. Il y a là un travail de croissance, une chrysalide dont l'éclosion ne veut pas être brusquée.

Mais ce travail intérieur peut être ausculté à travers précisément le rêve et les activités de jeu et la sublimation qui se cherche peut être alors aidée et orientée par une maïeutique délicate. C'est là le travail de la psychologie analytique, dans cette phase constructive que lui assigne C.-G. Jung, à la suite de la phase réductive.

D'ailleurs, il est une erreur que l'on commet facilement au sujet de cette phase constructive : on se la représente volontiers comme un composé de philosophie, de moralisation et de suggestion, qui n'aurait alors plus de l'analyse que le nom et qui ne présenterait aucune originalité véritable. Même certains psychanalystes, partisans exclusifs de la méthode réductive, entretiennent cette erreur. En réalité, la phase constructive fait bel et bien partie de la technique analytique, au même titre que la phase réductive ; elle ne doit, ni plus ni moins que celle-ci, être assimilée à la suggestion et à la moralisation. Dans l'une et l'autre phase, il s'agit toujours de suivre les *séries* le long desquelles se déplace l'énergie, la « libido », et de permettre au sujet d'en prendre conscience. Seulement, dans la phase réductive, on se tourne vers le passé et l'on cherche à reconstituer le chemin par où s'est glissée l'énergie pour aboutir à tel symptôme ; dans la phase constructive, on repère les directions nouvelles où l'énergie cherche à s'engager actuellement ⁽¹⁾.

Cette analogie est très instructive, si l'on considère d'autre part la différence des résultats dans les deux cas. Ici et là il s'agit bien d'une prise de conscience ; or, dans la réduction, cette prise de conscience tend à détruire les déplacements qui se sont produits ; dans la cons-

(1) On conçoit que C.-G. Jung, qui, dans l'analyse réductive elle-même, accorde moins d'importance que Freud au passé et davantage aux conflits actuels, ait été par là même induit à considérer les recherches actuelles de solution et ait abouti à définir une phase constructive.

truction, elle veut au contraire, comme en appuyant sur le trait, favoriser la sublimation qui se cherche. Cela semble paradoxal, et l'on dirait que la même cause produit des effets contraires. Ce fait nous paraît, en réalité, bien propre à éclairer le processus de la psychagogie analytique et à justifier l'interprétation que nous en avons donnée ailleurs ⁽¹⁾. On voit ici, mieux qu'en d'autres circonstances, que la prise de conscience n'est pas, comme on l'a cru d'abord, la condition suffisante de la disparition des symptômes ; ce n'est qu'une condition préalable. Comme nous l'avons soutenu, la prise de conscience permet surtout la reconstitution d'une série, le rétablissement de la continuité d'une ligne : le résultat essentiel, c'est que dès lors *l'énergie peut circuler librement le long de cette ligne*. Mais le sens et les modalités de cette circulation dépendent d'autres facteurs. Par exemple, l'énergie qui s'est fourvoyée dans le cul-de-sac d'un symptôme ne rebrousse chemin que si le désir de guérison est suffisant, et, tant que la maladie est secrètement désirée, tant que ce désir n'est pas analysé à son tour, la prise de conscience des autres complexes ne réalisera pas la guérison. On a même signalé que, dans certaines psychoses, la prise de conscience a été utilisée par le malade pour consolider son état. On conçoit donc que, dans la phase constructive, l'énergie puisse utiliser de même la prise de conscience non pour détruire, mais pour renforcer. En un mot, la prise de conscience, c'est la lumière qui éclaire des chemins intérieurs jusque là obscurs ; grâce à elle le voyageur peut s'orienter, soit pour revenir sur ses pas lorsqu'il reconnaît s'être trompé (ce qu'il ne reconnaît pas toujours du premier coup), soit pour s'aventurer plus avant vers la sublimation pressentie.

* * *

Par simplification nous avons jusqu'à présent parlé des systèmes symboliques comme de systèmes clos et donnés une fois pour toutes, et nous avons montré la sublimation se mouvant au sein de ces systèmes. Ici comme ailleurs, cependant, l'un des aspects de la vie est l'invention créatrice. Les systèmes symboliques peuvent sans cesse s'enrichir de termes nouveaux, et ce bourgeonnement imprévu mérite une particulière attention. On reconnaît ici la *greffe psychologique* dont nous avons parlé ailleurs ⁽²⁾, pour caractériser l'une des fonctions

(1) Dans *Mobilisation de l'Energie*, Paris, Pelman, 1931, p. 295. — (2) Dans notre *Psychanalyse de l'Art*, Paris, Alcan, 1929, part. III, cap. V.

de l'œuvre d'art. Car c'est bien le fait des créations du génie esthétique que d'inventer des sublimations nouvelles. Nous avons indiqué alors, nous appuyant sur des considérations de Bjerre, que le travail du symbole ressemble à celui du métabolisme dans le corps et qu'il comporte une fonction de synthèse ⁽¹⁾. « Des expériences antérieures, écrivions-nous, et dont plusieurs sont infantiles, voire ancestrales, vont au-devant des nouvelles venues et les invitent à prendre place parmi elles, à entrer, pour ainsi dire, dans leur danse. »

Cet enrichissement et cette rénovation du symbole, cette greffe psychologique, sont également saisissables dans les créations du génie religieux. Il suffit de considérer l'évolution d'un thème de la pensée religieuse au cours des siècles pour reconnaître que ce thème est un système symbolique en voie d'accroissement ; à chaque étape, il s'enrichit d'un terme nouveau, coloré d'une spiritualité plus pure, qui continue de vibrer symboliquement avec les précédents, mais qui attire peu à peu à lui, par déplacement d'accent, l'énergie accumulée en eux : on aperçoit fort bien cette évolution si l'on suit la ligne qui part du sacrifice totémique, passe par les divers sacrifices d'animaux, par l'agneau pascal des Juifs, pour aboutir à l'Eucharistie, où Jésus continue d'être désigné par l'expression, devenue métaphorique, d'agneau mystique.

Mais si nous admettons qu'un système symbolique (soit chez l'individu, soit au cours de l'évolution humaine) est susceptible de s'enrichir de termes nouveaux, cela comporte aussitôt un corollaire. Nous pouvons prévoir que le terme nouveau n'est cependant pas une création *ex nihilo*, et qu'il n'était pas, au préalable, suspendu dans le vide. Plus probablement il existait déjà sous quelque forme dans l'esprit, il irradiait lui aussi ses associations d'idées ; autrement dit, il appartenait sans doute, lui aussi, à quelque système symbolique. Et qu'est-ce à dire, sinon que son adjonction au premier système considéré peut être envisagée également, et mieux encore, comme la conjonction de deux systèmes ? Alors la nouveauté, l'invention consisterait proprement dans cette rencontre ; elle serait l'étincelle qui jaillit de ce choc.

Nous sommes habitués, en psychanalyse, à de telles rencontres ; ce sont elles que désigne proprement le terme freudien de *surdétermination*, qui marque la convergence de plusieurs séries dans un même terme ; un cas particulier est la *formation de compromis*, où

(1) *Ibid*, p. 226-227.

la convergence est celle de deux séries opposées (ainsi l'exhibition et la pudeur convergent dans la parure). Ces rencontres ont été surtout étudiées sous la forme de symptômes nerveux, mais quoi d'étonnant que nous les retrouvions aux étages supérieurs de l'esprit ? Ne saisissons-nous pas ici, dans un de ses aspects essentiels, la *synthèse mentale* ?

A vrai dire les systèmes symboliques, qui nous sont actuellement donnés et que, dans les pages précédentes, nous avons acceptés comme donnés, n'ont pas surgi tout d'une pièce : ils se sont formés peu à peu, par des adjonctions de termes ; ces adjonctions ont sans doute résulté, elles aussi, de la convergence de quelque affluent : ainsi, de synthèse en synthèse, le fleuve a grandi. Pierre Janet, dès son premier livre, *l'Automatisme psychologique*, qui marque une date dans l'étude de l'inconscient, a pu distinguer dans l'esprit humain les deux fonctions d'automatisme et de synthèse — l'automatisme consistant dans le maintien des synthèses précédemment acquises. On voit quelle application nous pouvons faire ici de cette simple et féconde distinction.

Nous aboutirions ainsi à ce point de vue que toute sublimation est, à quelque degré, convergence et synthèse. Elle est de même nature que les surdéterminations et les formations de compromis étudiées dans la névrose. Elle consiste dans l'invention d'un terme nouveau, dont le prix est de répondre à deux ou plusieurs séries, à deux ou plusieurs systèmes, en somme et pour parler bref, de satisfaire à deux ou plusieurs tendances. Ces tendances étaient jusque là divergentes (ce qui apparaît le plus violemment dans les formations de compromis, mais ce qui s'applique à quelque degré à toute surdétermination) ; maintenant elles convergent, elles trouvent leur apaisement dans un seul et même objet. Ainsi le repas pris en commun satisfait à la fois le palais et l'amitié ⁽¹⁾.

De ce point de vue, que sera la sublimation ? Elle sera une synthèse heureuse, et, à quelque degré, la solution d'un conflit.

Cette thèse, si on nous l'accorde, serait importante, car elle permettrait de conférer une certaine objectivité à la notion de sublima-

(1) Si toute recherche de solution, si toute création psychologique est ainsi une synthèse, on conçoit que la phase constructive du traitement analytique, bien que procédant vraiment de la méthode analytique comme nous l'avons dit, ait pu être désignée, à certains égards, comme « synthétique » : elle étudie et surveille des synthèses en formation.

tion. Tant que nous n'envisagions la sublimation que comme un mouvement le long d'une seule ligne et comme un cas particulier du déplacement, nous ne pouvions la caractériser que par un jugement de valeur (déplacement vers le mieux) et celui-ci dépendait de notre conception subjective du mieux. Mais si nous pouvons placer la sublimation à la convergence de deux lignes, la considérer comme un acte de synthèse, comme la solution d'un conflit, nous voyons que notre qualification de « mieux » se fonde sur des constatations d'équilibre et d'harmonie. Dès lors la notion de sublimation, comme celle de santé, pour relative qu'elle demeure, cesse d'être aussi subjective qu'on le pouvait croire. Ainsi la distance diminuerait entre le jugement de valeur et le jugement de fait, entre l'éthique et la psychologie ; l'analyste, sous prétexte de se cantonner dans la thérapeutique, n'aurait plus le droit de vouloir ignorer la sublimation ; il serait impossible de guérir vraiment sans améliorer et l'assertion vieillie des anciens philosophes, que « la vertu est la santé de l'âme », recevrait une confirmation concrète et un regain de vigueur.

* * *

De synthèse en synthèse, on conçoit que se forment, dans l'esprit, des ensembles de plus en plus vastes et cohérents. C'est là un état de choses qu'il faut rétablir par une thérapeutique dans les cas où la névrose a désaccordé la personnalité, mais qui se constitue et se maintient de lui-même dans les conditions normales. C'est en un mot l'état de santé psychique.

Cependant, même dans cet état, nous constatons que les synthèses normalement formées n'englobent pas la totalité de l'esprit. Nous avons bien plutôt un spectacle analogue à une carte d'Europe, où de grandes puissances se sont constituées par l'absorption croissante de moindres provinces, mais s'affrontent pour finir, sans pouvoir se résorber dans une unité plus vaste.

C'est là un fait qui, sous différents angles, a retenu l'attention de C.-G. Jung et qu'il a décrit avec force. Cet auteur montre bien que le moi, complexe compréhensif entre tous, n'englobe cependant qu'une partie de la réalité intérieure. Au-dessous de lui continuent d'exister des « complexes autonomes » dont les personnalités secondes de la pathologie et les « voix » des hallucinés ne sont que des accentuations. Des oppositions subsistent entre ces complexes, comme entre

eux et le moi. Tout un dialogue est sans cesse engagé au dedans de nous, et les rêves, vus d'un certain biais, en sont la mise en scène. Si fort qu'on atténue de semblables oppositions, il subsiste toujours dans l'inconscient ces synthèses caractéristiques, que Jung nomme l'« ombre », l'« anima », et qui s'opposent, comme de véritables personnes, à l'individualité consciente. Craint-on, en évoquant de pareils personnages, d'être dupe d'une mythologie et veut-on réduire tout ceci à une simplification plus poussée : des oppositions demeureront néanmoins entre le conscient et l'inconscient, entre la partie personnelle et la partie impersonnelle de l'esprit. Si l'on désire garder le langage plus sobre et plus abstrait de Freud et ses distinctions plus sommaires en ce domaine, on se souviendra du moins de l'importance croissante accordée par lui aux conflits entre ces trois puissances qu'il désigne des noms de moi, de « surmoi » et de « es ». En d'autres termes, le moi dans cette psychologie demeure coincé pour le moins entre deux autres ensembles psychiques, dont le premier représente les exigences idéales, le second les exigences de l'instinct.

Les conflits qui surgissent entre ces puissances ne sont pas assimilables à ceux qui caractérisent la névrose et que l'on peut traiter comme des symptômes morbides (bien qu'ils en forment la substructure). Ils sont normaux ; ils sont le lot de la condition humaine.

Cependant des efforts spontanés apparaissent également pour résoudre cette sorte de conflit ; le travail de sublimation et de synthèse se poursuit dans cette région et il se manifeste, ici encore, par la floraison des symboles. Mais les symboles les plus caractéristiques de cette étape sont de qualité religieuse. Les symboles religieux joueraient par excellence, selon Jung, ce rôle de conciliation. Il s'agit de réconcilier l'homme, dirions-nous volontiers, avec lui-même, avec l'esprit et avec la nature (retrouvant ici sous un langage plus courant les trois puissances distinguées tout à l'heure d'après Freud).

Les plus significatifs de ces symboles seraient alors ceux qui marquent un passage, un trait d'union entre les rives, un lien entre deux et trois mondes. Ainsi, dans le paganisme antique, Mercure le messager du ciel et le divin intermédiaire ; ainsi, aux Indes, la fleur de lotus, suspendue et flottante à la surface entre le domaine de l'air lumineux et celui des eaux profondes (entre le conscient et l'inconscient) ; ainsi, dans l'Ancien Testament l'arc-en-ciel de Jahvé apaisé ; ainsi enfin la qualité de « médiateur » attribuée à Jésus. A travers ces données — et à travers maints symboles produits spontanément par

nos sujets — nous touchons à ce que Jung a désigné du nom de « fonction transcendante », exprimant par là essentiellement, comme le mot veut l'indiquer, une fonction de *passage*, un pont entre le moi et ce qui est au delà ⁽¹⁾.

Il s'agirait là — indépendamment de toutes les interprétations métaphysiques auxquelles ces faits peuvent donner lieu — d'une forme particulièrement élevée de sublimation et de synthèse. Mais comme précédemment, nous constatons ici encore que la solution des conflits est obtenue par un *passage*, par une plus libre circulation de l'énergie. Et il faut bien entendre que l'énergie doit circuler dans les deux sens : du moi vers la nature et du moi vers l'esprit. Cela, mieux que par l'intellect, s'exprimerait poétiquement si l'on nous permet, pour finir, d'emprunter un instant la langue même des symboles : Mercure, le « psychagogue » muni du caducée où les deux serpents s'enroulent en sens contraire, est celui qui tour à tour conduit les âmes aux enfers et évoque les morts ; l'échelle de Jacob est un va et vient entre ciel et terre ; quant à l'enfant Jésus, il naît entre les bergers et les rois, entre les anges et les bêtes, et la même inspiration circule, grâce à lui, de l'un à l'autre des trois volets du triptyque.

C'est ainsi que le courant passe à travers tout l'être et que la sève de la nature réconciliée peut enfin animer pleinement les floraisons de l'esprit.

Charles BAUDOUIN.

(1) C.-G. JUNG, *Psychologische Typen*, Zurich, Rascher, 1921, p. 125, 162.